

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Band: 147 (2002)

Heft: 4

Artikel: Le XXVIIe colloque de la CIHM... 1re partie, Situation de la géopolitique

Autor: Coutau-Bégarie, Hervé

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346246>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le XXVII^e Colloque de la CIHM... (1)

Situation de la géopolitique

Conflits militaires et géopolitiques au XX^e siècle, tel est le thème du XXVII^e Colloque de la Commission internationale d'histoire militaire, qui a lieu à Athènes du 19 au 25 août 2001. Dans son discours d'ouverture, le général Ioannis Kakoudakis, président de la Commission grecque d'histoire militaire et organisateur de la semaine, souligne que « le XX^e siècle a été le siècle de la géopolitique, le siècle de nombreux et graves conflits, de grands bouleversements, de révolutions sociales, politiques, économiques, idéologiques, ainsi que des organisations de paix et de sécurité. » La géopolitique, que peut-elle apporter à la perception et à la compréhension de ces phénomènes? L'esprit grec va-t-il souffler sur les quelque cent cinquante participants d'une trentaine de nationalités, prêts à écouter trente-six communications?

Il appartient au professeur Coutau-Bégarie d'ouvrir les feux avec une magistrale présentation synthétique de la géopolitique, dont nous publions la version orale. La géopolitique est une discipline particulière (est-elle une science humaine?), parce qu'elle apparaît le plus souvent comme un instrument en main du pouvoir étatique. Il vaut donc la peine, avant de se lancer dans des études particulières, de faire un bilan de la géopolitique. Après l'avoir entendu, on est prêt à « naviguer en haute mer »! (Rédaction)

■ Prof Hervé Coutau-Bégarie

On a souvent dit que le XX^e siècle avait été le siècle des idéologies. On pourrait tout aussi bien dire qu'il a été le siècle de la géopolitique. Certes le fondement géographique de la politique et de la stratégie est connu de toute éternité, il était déjà affirmé par Sun Zi au IV^e siècle avant notre ère et on retrouve le thème, tant chez les théoriciens politiques, avec la justification des guerres de conquêtes, que chez les géographes militaires.

C'est pourtant au XX^e siècle que la géopolitique se constitue véritablement: le Suédois Kjéllen lui donne son nom en 1916 et plusieurs géographes lui donnent, par des voies indépendantes mais à peu près simultanées, ses textes fondateurs: Mackinder avec sa célèbre conférence de 1904 sur le pivot

géographique de l'histoire; Ratzel, avec sa géographie politique, en attendant les développements de l'entre-deux-guerres qui culmineront, en Allemagne avec l'école du général-docteur Karl Haushofer et, dans le monde anglo-saxon, avec Mackinder toujours, qui fait le bilan de la Première Guerre mondiale dans *Democracy, Ideals and Reality* (1922), puis qui esquisse les perspectives de l'après Deuxième Guerre mondiale avec son non moins célèbre article, *The Round World and the winning of the Peace* (1943).

Les Etats-Unis prennent le relais de la Grande-Bretagne déclinante (tant sur un plan pratique que théorique) avec le plus grand des successeurs de Mackinder, Nicholas J. Spykman, professeur à Yale, qui pose le programme d'action globale des Etats-Unis face à l'axe germano-japonais, dans *America Strategy in World Politics*

(1942), avant d'esquisser l'équivalent face à l'Union soviétique, dans l'ouvrage posthume qu'il n'aura pas eu le temps d'achever, *The Geography of the Peace* (1943). Suivra une longue période de discrédit de la géopolitique, tant du fait de sa collusion avec l'expansionnisme hitlérien que du surclassement du facteur territorial par le facteur économique durant les Trente glorieuses. Ce n'est qu'à partir des années 1980 que s'amorcera un retour de faveur, grâce notamment à l'action de géographes venus de l'extrême-gauche qui laveront ainsi la géopolitique de sa souillure originelle: Peter Taylor et sa revue *Political Geography* en Grande-Bretagne, Yves Lacoste et sa revue *Hérodote* en France.

Telles sont les grandes lignes d'un tableau largement accepté, mais sommaire et caricatural. En fait, le bilan de la géopolitique n'est pas seulement

celui du passif des géopoliticiens, il est d'abord le constat de nos ignorances qui sont immenses, tant d'un point de vue historique qu'épistémologique.

Travers de la géopolitique

Sur un plan historique, les présentations habituelles de la géopolitique tombent dans le travers fréquent, qui consiste à réduire un phénomène complexe à quelques grands noms qui ont réussi à réduire des pensées complexes à quelques formules sonores, mais mal comprises et vite transformées en caricatures: le *Heartland* de Mackinder, les *Panrégions* de Haushofer, le *Rimland* de Spykman... Il n'a pas lieu de s'en étonner, car la géopolitique se veut opératoire: elle n'est pas une science pure, elle doit déboucher sur des programmes d'action. On pourrait lui appliquer la formule de Raymond Aron relative au marxisme: «la doctrine contient une théorie et fonde une propagande». Bien évidemment, ce sont les aspects simplifiés de la doctrine ou même la caricature de la propagande qui retiennent l'attention.

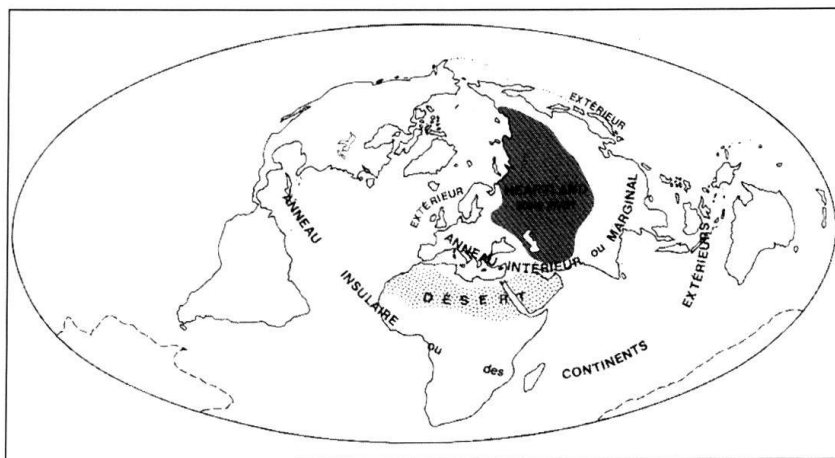
Mackinder n'a-t-il pas donné un encouragement à cette dérive avec sa célèbre formule: «celui qui domine le *Heartland* contrôle la *World Island*, celui qui domine la *World Island* contrôle le monde»? Formule inepte et viciée dans son énoncé même, avec le glissement pervers entre *to rule et to control*, mais qui a connu une éclatante fortune. Ratzel n'est-il pas à l'origine des pires excès

hitlériens avec son fameux *Lebensraum* que l'on traduit généralement par espace vital? Pourtant, André-Louis Sanguin a bien montré, mais sans beaucoup d'échos, que Ratzel pensait plutôt à un espace de vie, sans la connotation expansionniste que lui donneront ses successeurs.

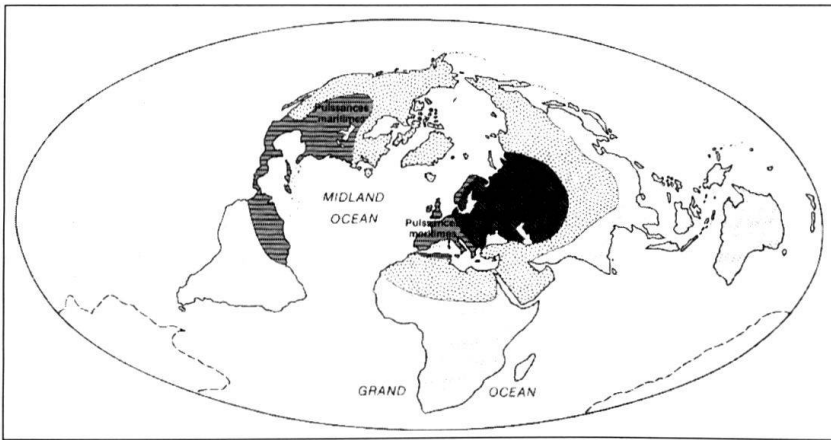
Le plus illustre de ceux-ci, Karl Haushofer, s'est certes compromis avec le régime hitlérien, mais ses thèses étaient loin de toujours coïncider avec celles du régime, comme l'a montré le professeur Jacobsen: il souhaitait notamment une coopération entre Berlin et Moscou et désapprouva l'invasion de l'Union Soviétique en 1941. C'est le devoir de l'historien d'aller au-delà des clichés, pour rétablir le contexte historique et la diversité d'un courant de pensée. La géopolitique ne fut pas unitaire: le seul affrontement théorique entre l'école anglo-saxonne et l'école allemande suffit à le montrer et, même à l'intérieur de ces écoles, on pouvait trouver plus que des nuances (Mackinder &

Fairgrieve; Haushofer & Niedermayer...).

D'où la nécessité de dépasser les figures emblématiques pour retrouver quantité d'auteurs, de revues, d'écoles nationales tombés dans l'oubli ou marginalisés par l'obstacle linguistique. La France, traditionnellement réticente à l'égard du déterminisme géographique (elle préfère le possibilisme théorisé par Vidal de La Blache), n'a pas fourni une contribution de première grandeur à la géopolitique. Elle s'est plutôt inscrite en contrepoint de la pensée allemande avec *La France de l'Est* de Vidal de La Blache (1917), publiée en pleine guerre, ou avec la *Géopolitique* (1936) de Jacques Ancel, qui est une réaction face à la montée du péril nazi. Elle a aussi fourni quelques essais géopolitiques de valeur, par exemple celui de l'amiral Castex qui, dans le tome V de ses *Théories stratégiques* intitulé «La Terre contre la Mer» (1935), a proposé une vision dialectique de l'affrontement entre puissance maritime et puissance conti-



Le contrôle de la zone pivot (*Heartland*), masse continentale eurasiennne, constitue une menace potentielle pour les puissances maritimes.



Le monde selon Mackinder (1943).

mentale, bien plus riche que l'unilatéralisme anglo-saxon hérité de Seeley (historien britannique aujourd'hui trop oublié) et de Mahan.

On trouve aussi de véritables écoles géopolitiques en Italie, autour de la problématique méditerranéenne, du début du siècle jusqu'à l'intéressant petit livre de l'amiral di Giamberardino, *Mediterraneo centro strategico del mondo* (1942); au Japon avec la *Chiseigaku*, restée à peu près inconnue à cause de la langue, alors qu'elle a connu un fort développement dans les années trente; en Amérique latine, avec une littérature d'une profusion étourdissante, dominée par quelques auteurs de grande valeur, trop peu connus: le Brésilien Mario Travassos, maréchal de son état, dont le livre *Projecao continental do Brasil* (1935, 1938), a été directement à l'origine des politiques ultérieures de colonisation de l'Amazonie. Il a ouvert une voie qui a été poursuivie par les généraux Golbery (*Geopolitica do Brasil*, 1952, 1967), Meira Mattos (*Projecao mundial do Brasil*, 1960) et par le professeur The-

resinha de Castro. L'école argentine a été fondée par l'amiral Segundo Storni, avec son livre *Intereses Argentinos en la mar* (1916) et elle s'est poursuivie, avec des aléas, jusqu'à nos jours, par exemple à travers la revue *Estrategia* du général Guglielmelli.

Le Chili, lui aussi, a développé sa propre école: le général Augusto Pinochet Ugarte est l'auteur d'un estimable manuel de géopolitique (*Geopolitica*, 1964), même s'il est connu pour d'autres raisons. Il n'est aucun pays d'Amérique latine qui ait échappé à cet engouement, y compris la Bolivie enclavée, qui a développé une production indigène dominée par Alipio Valencia Vega. On pourrait multiplier les exemples. Tout cet immense corpus devra être au moins survolé, avant de prétendre porter un jugement un tant soit peu argumenté.

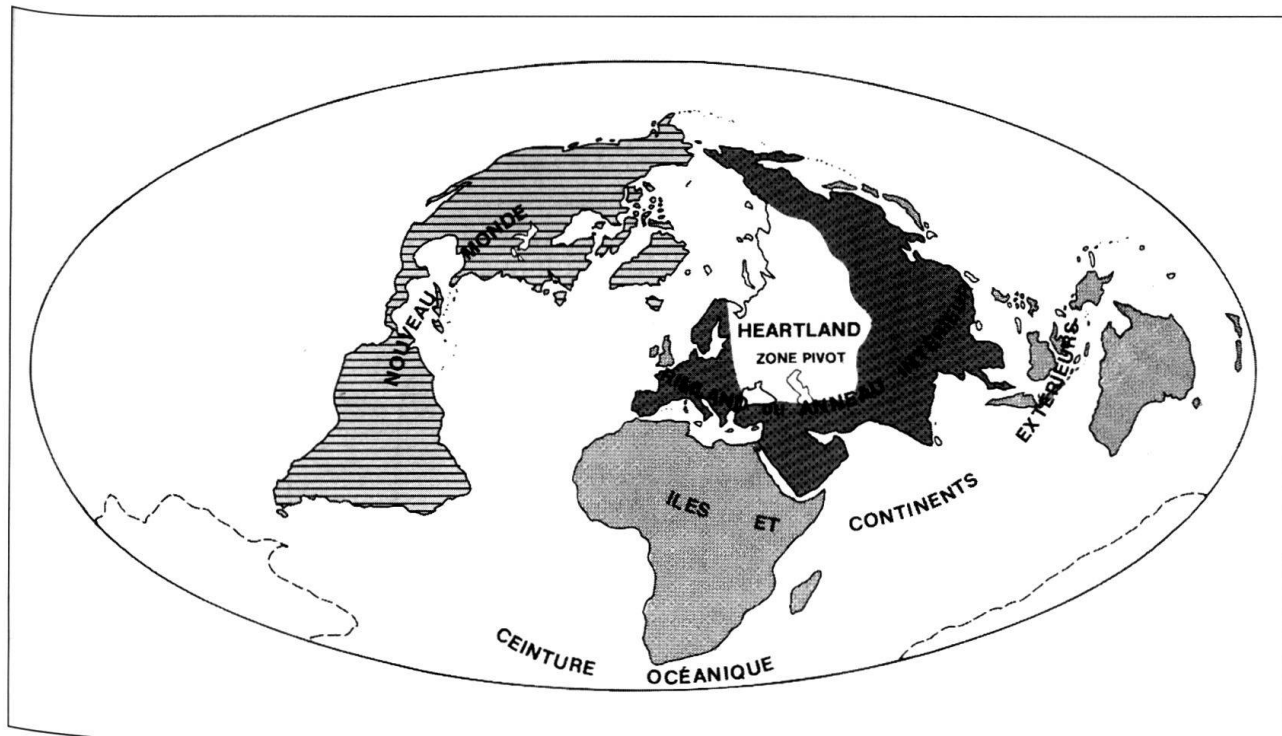
Pas d'histoire sans théorie

Le travail de recensement des auteurs, d'identification de leurs discours n'est qu'un as-

pect du problème. Pas d'histoire sans théorie dit-on souvent! Combien plus encore cette maxime trouve-t-elle à s'appliquer à la géopolitique! En effet, la question centrale est de savoir de quoi on parle: toute géographie politique est-elle géopolitique? Ou, à l'inverse, faut-il limiter l'étiquette aux seuls auteurs qui s'en sont réclamés, ce qui réduit singulièrement et abusivement le champ d'investigation? Comme toujours, la vérité se situe probablement dans un juste milieu, mais où situer celui-ci? La géopolitique n'a pratiquement jamais reçu de consécration universitaire, de sorte qu'elle n'est qu'un rejeton plus ou moins bâtard de la géographie. En tout cas, elle n'est pas une discipline institutionnalisée.

Serait-elle alors un champ d'investigation? Il semble difficile de ranger sous sa bannière tous les géographes qui se sont intéressés aux rapports entre l'espace et la puissance. Une méthode peut-être? Saïl B. Cohen, l'un des rares géopoliticiens américains des années 1960, n'a pas recensé moins de six méthodes géopolitiques, confirmant par là la conviction de Haushofer, lequel s'était toujours refusé à écrire un traité de géopolitique: il n'y a pas de méthode géopolitique en soi. La géopolitique fait usage de diverses méthodes qu'utilisent les sciences sociales et, notamment, la géographie.

La solution la plus expédiente ne serait-elle point alors de dire que la géopolitique ne fut qu'un moment, peu glorieux, de la géographie qui se serait compromise avec le fascisme?



Spykman et l'importance de l'anneau maritime.

Mackinder et Spykman n'ont jamais revendiqué l'appellation et ce serait par un abus de langage qu'on les qualifierait de géopoliticiens. Malheureusement, l'obstination d'Yves Lacoste à revendiquer aujourd'hui l'appellation géopolitique (et il n'est pas le seul) suffit à ruiner cette solution trop simple. La géopolitique est toujours là, son retour en force, depuis une vingtaine d'années, est un fait incontestable et elle a même suscité une discipline-soeur avec la géostratégie qui connaît un certain développement aux Etats-Unis, avec entre autres Colin Gray (maintenant installé en Grande-Bretagne), Zbigniew Brzezinski qui, tant par son approche globale que par son dogmatisme, s'inscrit beaucoup plus dans la tradition géopolitique que dans celle de la géostratégie dont il se réclame.

Au passage, on notera que, si le développement de la géostratégie est récent, depuis son lancement par le géographe américain John B. Cressey en 1944, celui-ci a repris sans le savoir un concept qui préexistait à celui de géopolitique: le mot «géostratégie» a, en effet, été forgé dès 1846 par un auteur italien, le général Giacomo Durando, et il a survécu, modestement, sur le pourtour méditerranéen: on le retrouve en espagnol, dans les années 1890, chez le colonel Castaños y Montijanos puis, en 1932, en portugais chez un géographe militaire de premier ordre, le colonel Miranda Cabral. Simples exemples du travail qui reste à faire pour établir les généalogies intellectuelles, préalable indispensable à toute définition compréhensive comme dirait Max Weber.

Définition de la géopolitique?

Autant dire que toute tentative de définition de la géopolitique serait, pour l'instant, prématurée. Le mot se rapproche davantage des pré-notions chères à la sociologie durkheimienne que des concepts hérités de la philosophie, enfermés dans un entrelacs rigoureux de définitions, de relations et de dérivés. Tout au plus est-il permis de penser que la géopolitique est, même si Yves Lacoste récusé fortement cette idée, une pensée déterministe. Elle établit une relation privilégiée entre l'espace et la politique.

Il faut rappeler que l'inventeur du terme, Kjellen lui-même, ne concevait la géopolitique que comme une composan-

te de la science totale de l'Etat. Elle devait voisiner avec des sciences conçues sur le même modèle: la démopolitique, l'écopolitique, l'ethnopolitique, la sociopolitique et, enfin, la kratopolitique. Il est donc clair que, dans son esprit, l'espace n'était qu'un facteur parmi d'autres: l'Etat devait être envisagé simultanément comme territoire, comme population, comme unité culturelle, comme structure économique, comme société et comme lieu du pouvoir.

Il faudrait se demander pourquoi cet ambitieux programme n'a pu être réalisé, faisant d'une partie la totalité. Problème immense qui nous entraînerait trop loin. Il faut probablement incriminer l'institutionnalisation plus grande de la science géographique et, surtout, l'héritage du fixisme géographique que reprendra encore Spykman durant la Deuxième Guerre mondiale, lorsqu'il esquissera la perspective d'un changement d'alliances pour faire face à un éventuel hégémonisme soviétique après la guerre: «Les régimes changent, les dictateurs passent mais les montagnes sont toujours à la même

place.» Conception réductrice qui ne tient pas compte du fait que le rapport à l'espace se modifie en fonction des moyens disponibles, comme l'avait déjà pressenti le géographe militaire russe Yazikov dans les années 1830, intuition développée un siècle plus tard par l'amiral Castex.

Cela ne veut pas dire que la géopolitique ne soit qu'une rationalisation de l'esprit de conquête et condamnée au dogmatisme: si les pères fondateurs ont conçu une géopolitique quelque peu olympienne, raisonnant à l'échelle des continents, des océans et finalement du monde, sans égard pour la complexité du réel, les tendances actuelles se montrent plus sensibles au détail du terrain, aux relations entre territoire et culture, aux différences d'échelle... Alors que l'on raisonnait auparavant d'abord en vue de l'accroissement de l'espace, la leçon principale du XX^e siècle a été qu'il fallait penser en termes d'organisation plutôt que d'extension.

Il n'en reste pas moins vrai que, par son intitulé même, par

sa prétention à la globalité, la géopolitique place nécessairement au centre de son analyse le facteur spatial et lui confère une influence privilégiée, certes multiforme, concurrencée ou partiellement annihilée par d'autres facteurs mais engendrant tout de même, «en dernière instance», sinon des relations mécaniques, des constantes, au moins des régularités. Pour paraphraser un mot célèbre et provocateur de Fernand Braudel: sans déterminisme, il n'y a plus de géopolitique.

A moins de vider celle-ci de tout contenu spécifique et d'en faire une science globale, à l'instar de Marcel Mauss qui disait: «J'appelle sociologie toute science bien faite». Les appellations étant ainsi relativisées et réduites à une simple marque que chacun peut choisir à sa guise, tout le monde se retrouvera d'accord sur un tel programme: géographes, géopoliticiens, polémologues et historiens, tous essaient de comprendre les conflits du XX^e siècle d'une manière globale et bien faite.

H. C.-B.